

Pièce de théâtre

« Au bon plaisir »

Auteurs

Diane Duquette
Lucille Dussault
Marius Jutras

2016

ISBN PDF : 978-2-9816130-0-4

© Publié à compte d'auteur

Téléphone : 450-649-0763 ou 450-338-4328 ou 450-922-2477

Dépôt légal : 3^e trimestre 2016

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Plan de la pièce

Acte 1

Lieu : Un parc

Acte 2

Lieu : Dans l'autobus, places assignées

Acte 3

Lieu : Le hall de la résidence des personnes âgées

Acte 4

Lieu : L'appartement de Frank et Béatrice

Acte 5

Lieu : Le hall de la résidence

Personnages

Adélaïde de Montigny

77 ans ; instruite ; chercheuse en biophysique ; asthmatique ; athée ; bonne vivante ; exubérante ; immense peine d'amour de jeunesse ; sans enfant.

Françoise Laframboise

65 ans ; veuve ; en santé ; retraitée de l'enseignement ; optimiste ; amoureuse de Steve.

Frank Dubois

75 ans ; ouvrier spécialisé ; opérateur de machinerie lourde ; marié depuis 53 ans à une épouse handicapée en fauteuil roulant avec la sclérose en plaques ; prompt ; avec enfants et petits-enfants.

Béatrice Dubois

73 ans ; femme de Frank ; amère face à sa maladie depuis 26 ans ; impuissante face à certaines situations.

Marie-Berthe Roussil

80 ans ; philosophe ; célibataire ; ex-religieuse ; écrivaine reconnue ; souffrante d'arthrose ; sans enfant.

Luc Chartrand

55 ans ; animateur des loisirs de la résidence « Au bon plaisir » ; énergique, sans enfant.

Hector Surprenant

53 ans ; chauffeur d'autobus pour la résidence ; sans enfant.

Rachel Bélanger

65 ans ; célibataire ; accrochée à sa mère ; dépressive.

Marc Beaulieu

71 ans ; technicien en foresterie ; obsédé par la jeunesse et fait pitié auprès des autres ; avec enfants.

Steve Legendre

67 ans ; ex-enseignant ; dynamique ; amoureux de Françoise.

La réceptionniste

Extra

Acte 1

Lieu : Un parc

FRANK (*à sa femme*) — On a le véhicule adapté disponible pour tout l'après-midi. Es-tu contente ?

BÉATRICE — Ça va faire du bien de prendre un peu d'air en montagne après cet hiver si long. (*Soulagée*) Allons-nous être nombreux ?

FRANK — Une dizaine.

BÉATRICE — Françoise va-t-elle être là ?

FRANK — Oui, comment imaginer qu'elle ne soit pas là ? C'est ton amie depuis toujours. (*A parte*) Des fois, même, souvent, je pense qu'on fait un couple à trois... sans les avantages.

(*S'approchent Françoise et Adélaïde.*)

ADÉLAÏDE (*qui saute au cou de Béatrice*) — Ma chère, ma chère, ma chère, quel plaisir, quel bel après-midi nous aurons...

(*Béatrice se tourne promptement la tête vers Françoise qui lui fait deux bises et lui tape sur l'épaule.*)

MARIE-BERTHE (*qui vient rejoindre le groupe*) — Ah ! Seigneur ! Une chance que j'ai apporté ma canne siège pliante. C'est mon ange-gardien.

ADÉLAÏDE — Encore le Seigneur et les anges à tout propos ! Ils n'ont pas rapport avec ta canne chaise.

(*Béatrice pince le bec.*)

(*Frank lui fait un clin d'œil de complicité.*)

MARIE-BERTHE (*à Adélaïde*) — Ce n'est pas parce que tu ne crois pas en Dieu ni en personne que les autres doivent faire comme toi. Moi ça m'a fait du bien de croire !

ADÉLAÏDE — Moi ce qui m'a réussi c'est le contraire de croire, c'est-à-dire le doute. Pas de doute, pas de recherche scientifique. Pense à tout ce que tu dois à la science...

MARIE-BERTHE — La science ne peut rien contre mon arthrose...

BÉATRICE (*marmonnant*) — ... et ma sclérose en plaques.

ADÉLAÏDE — C'est faux. Les antidouleurs, les orthèses, les prothèses et j'en passe...
Enfin ! Je ne veux pas gâcher une belle journée de plein air à essayer de t'ouvrir l'esprit.

FRANÇOISE (*très chaudement habillée*) — Tu as raison Adélaïde, vivons ce qui nous unit, « une belle journée de plein air », en plein air et avec le beau temps dehors et même dedans. C'est mieux qu'au Centre, l'air bourré de microbes.

FRANK — Bon, qu'est-ce qu'on fait de ce bon et beau temps ?

ADÉLAÏDE — On pourrait jouer à la pétanque !

FRANÇOISE — Béatrice, tu peux aussi jouer avec tes bras qui sont encore très bons.

MARIE-BERTHE — Moi, je ne peux pas avec mon arthrose. Mais on pourrait jouer à composer un poème collectif.

FRANÇOISE — Bonne idée, c'est mon dada. Ah ! Comme j'ai fait jouer mes élèves à ce jeu-là ! En cercle, un commence une phrase et le suivant continue et ainsi de suite. Au début, pas besoin que ça rime... Des heures de plaisir !

BÉATRICE — Des heures, des heures, tu peux le dire, on ne fait que cela enfermés au Centre.

FRANÇOISE — En effet, toujours enfermés, pour une fois qu'on est dehors, pourquoi ne pas faire de l'exercice pour s'oxygéner.

TOUS (*sauf Françoise*) — De l'exercice, youpi... avec mon arthrite (*Frank*)

Avec ma sclérose en plaques (*Béatrice*)

Avec mon asthme (*Adélaïde*)

Avec mon arthrose (*Marie-Berthe*)

FRANÇOISE — Éteignez que vous êtes ! Regardez les athlètes paralympiques.

FRANK — Les voici justement.

(*Entrent en scène quatre autres personnages à pied, de 55 à 71 ans, en forme et l'air heureux : Luc, Rachel, Steve et Marc.*)

BÉATRICE — Je ne sais pas ce qu'ils font au Centre « Au bon plaisir », jeunes, en santé comme ils le sont.

FRANK — Tu sais Béatrice, les apparences sont parfois trompeuses.

MARIE-BERTHE — Il n'y a pas que le corps qui peut être vieux, fatigué, malade ou vide. Un grand vide.

FRANÇOISE — Êtes-vous capables de vous concentrer, s'il-vous-plaît, sur quelque chose d'agréable à vivre comme... comme... comme...

MARIE-BERTHE — Respirer, ça tout le monde peut le faire...

ADÉLAÏDE — Oui, selon sa propre capacité.

FRANÇOISE — Oui, oui, oui, inventons le jeu de la respiration. D'abord, tout le monde inspire et expire à sa mesure (*en regardant Adélaïde*) en se concentrant sur les sensations ou les idées que cet exercice apporte. Puis, ceux qui le désirent disent leurs sensations, un à la fois. Puis, on recommence à inspirer et expirer.

TOUS — On y va.

LUC — C'est moi l'animateur.

Inspirez... expirez. (*3 fois*)

Qu'avez-vous ressenti ?

RACHEL — L'air est bonne.

STEVE — L'air est bon.

MARC — Ça sent le sapin, comme dans le bon vieux temps.

LUC — Inspirez... expirez.

BÉATRICE — Ça sent l'été dans mes poumons.

FRANK — J'ai oublié mon arthrite une seconde.

FRANÇOISE — J'ai fait entrer le bon air un peu plus profondément.

ADÉLAÏDE — Je l'ai humé doucement, lentement.

MARIE-BERTHE — Mon expiration était un soupir.

LUC — Vous êtes bons, on recommence :

Inspirez... expirez.

RACHEL — L'air est bonne encore, je sens une douce chaleur.

STEVE — L'air est bon encore, je sens une légèreté.

MARC — Ça sent le sapin deux fois plus, oui, comme dans le bon vieux temps.

BÉATRICE — C'est l'été dans mes poumons et un peu dans mes bras.

FRANK — Il y a une souplesse dans mes poumons.

FRANÇOISE — L'air circule plus profondément encore.

ADÉLAÏDE — Moi, c'est plus doucement, plus lentement encore.

MARIE-BERTHE — Mon expiration était un soupir qui me soulageait.

LUC — Inspirez... expirez.

RACHEL — L'air plus bonne, plus douce et chaude, du velours.

STEVE — L'air meilleur, plus léger, une plume.

MARC — Le sapin sent plus fort, je suis maintenant dans la forêt, comme dans mon temps de travail.

BÉATRICE — L'été de mes poumons se répand dans mes bras jusqu'aux doigts.

FRANK — La souplesse de mes poumons commence à danser un slow.

FRANÇOISE — L'air pénètre tous mes muscles.

ADÉLAÏDE — L'air descend doucement, lentement et maintenant mollement.

MARIE-BERTHE — Je veux encore expirer tout l'hiver passé.

LUC — On continue :

Inspirez... expirez.

(Tout à coup, quand tout le monde est concentré, un gros bruit de métal les bouscule. Tous sont étonnés. Une navette spatiale dont on voit un pied dépasser sur le côté de la scène. Apparaît un être en vert habillé qui s'approche des humains.)

EXTRA — Ne craignez rien, ne craignez rien, je ne vous veux aucun mal, au contraire.

ADÉLAÏDE — Qui êtes-vous ?

MARIE-BERTHE — Doux Jésus !

FRANK — Tabaslac !

BÉATRICE — Arrête de sacrer !

MARIE-BERTHE — Est-ce bien réel ?

FRANÇOISE *(qui recule)* — Est-ce que je rêve ? Pincez-moi quelqu'un.

ADÉLAÏDE *(qui la pince)* — Voilà !

FRANÇOISE — Aïe !!!

MARIE-BERTHE — Françoise, tu as mal au bras parce qu'Adélaïde t'a pincée ; ça ne prouve pas que cet être vert est réellement vert.

BÉATRICE — Oui, il est vert.

(Adélaïde, qui s'approche de lui, lui pince le bras à son tour.)

FRANÇOISE — N'y touche pas, tu vas attraper des microbes, il doit être plein de bactéries.

EXTRA — Moi, ça ne me fait pas mal... Je ne connais ni la souffrance, ni le mal.

ADÉLAÏDE — Si tu ne connais ni la souffrance ni le mal, c'est que tu n'es pas Terrien.

EXTRA — Exactement, je suis d'un autre monde où il n'y a ni souffrance ni mal.

MARIE-BERTHE — Tu descends du paradis céleste alors...

EXTRA — Si tu veux le nommer comme cela.

MARIE-BERTHE — Je le savais. Que j'avais raison de croire en l'au-delà !

ADÉLAÏDE — Foutaises ! Et on parle français dans l'autre monde ? *(En levant le nez sur Marie-Berthe et l'Extra)* Qui êtes-vous ?

EXTRA — Regardez, je suis celui qui est là devant vous.

FRANÇOISE — « Je suis celui qui suis », on l'a déjà entendu celle-là.

FRANK — Eille ! Le twit, arrête de nous niaiser parce que tu... *(en montrant son poing)*.

FRANÇOISE — N'approche pas, tu peux être contaminé !

EXTRA — Écoutez-moi, j'ai une proposition à vous faire.

ADÉLAÏDE *(à Marie-Berthe)* — Ce n'est pas le diable qui proposait des marchés à certains humains dans ta religion ?

EXTRA — Je ne connais ni le mal ni la souffrance.

MARIE-BERTHE — Comment peux-tu nommer une chose comme le mal et la souffrance, si tu ne les connais pas ?

FRANK *(à l'Extra)* — Accouche le twit !

EXTRA — Je vous ai observé à obtenir du bonheur en respirant. Ce bonheur-là, je peux vous le donner 100 fois plus fort dans tout votre corps et dans toute votre tête et dans tout votre cœur et pour toujours.

MARIE-BERTHE — Le paradis du bon Dieu est peut-être arrivé ? C'est la fin du monde ! Je ne pensais jamais que cela se ferait de cette manière-là !

EXTRA — NON ! Pas pour tous ! Pour seulement cinq d'entre vous. Je reviens dans 24 heures chercher les cinq personnes qui me suivront dans mon univers.

FRANK — Un instant le twit ! Est-ce que les cinq personnes n'auront plus de maladies, ni dans le corps, ni dans la tête, ni dans le cœur ? Ils n'auront plus ni défaillances, ni vieillesse, ni limites ? Est-ce qu'on va être verts comme toi ? *(S'adressant aux autres)* Il faut être sûrs de toutes les clauses du contrat, même si c'est écrit petit, très petit ou sous-entendu... même s'il faut sortir sa loupe.

EXTRA — Le bonheur que vous avez eu en respirant, je peux vous le donner 100 fois plus fort dans tout votre corps et toute votre tête et tout votre cœur et pour toujours !

ADÉLAÏDE *(à l'Extra)* — Ça ne répond pas à la question de Frank.

(Au même moment Extra disparaît, les laissant seuls.)

(Tous figent 20 longues secondes.)

FRANK — Ok, Béatrice on s'en va.

(Tous suivent en silence, se soutiennent par les bras et se dirigent vers l'autobus.)

(Hector, le chauffeur d'autobus, a suivi la scène de loin.)

Acte 2

Lieu : Dans l'autobus, places assignées

Rachel / Marc	
Françoise / Steve	Marie-Berthe / Adélaïde
Béatrice / Frank	Luc
	Hector (Conducteur)

LUC — Tiens Hector (*en donnant son numéro de téléphone*), j'attends ton coup de téléphone ce soir, à propos de « tu sais quoi ».

HECTOR — Ok, à ce soir.

ADÉLAÏDE (*s'adressant à Marie-Berthe*) — Qu'est-ce qu'ils manigancent ces deux-là ? C'est bien le temps de faire des cachotteries après une pareille offre.

LUC — Est-ce que vous vous sentez bien ? Nous sommes sous le choc. Ce que nous vivons est inimaginable mais réel. Voulez-vous en parler ?

(*Silence.*)

LUC — Frank ?

FRANK — J'y crois pas aux extraterrestres. J pense que c'est une télé réalité inventée pour voir quel choix on fera.

(*Silence.*)

LUC — Béatrice ?

BÉATRICE — Je pense peut-être comme mon mari. C'est peut-être pas possible !

(*Silence.*)

LUC — Adélaïde ?

ADÉLAÏDE — Moi, je pense que c'est vrai, et c'est passionnant ! À mon âge, quelle belle expérience. Je veux être la première à partir !

MARIE-BERTHE — Écoutez. Si vous ne voulez pas qu'on nous enferme dans un asile, ou pire, qu'on paraisse à la télévision avec un tas de journalistes, un conseil : on se la ferme. D'accord ?

(Elle les regarde, chacun hoche la tête.)

FRANK — Retrouvons-nous ce soir dans mon studio. On en reparlera. Ok ?

Acte 3

Lieu : Dans le hall de la résidence

ADÉLAÏDE (*devant le bureau du hall, s'adressant à la réceptionniste*) — J'ai une question pour vous. Est-ce que Luc notre animateur et Hector notre chauffeur d'autobus sont disponibles pour une autre sortie au parc, demain matin ?

RÉCEPTIONNISTE — Attendez que je vérifie leur horaire. Oui, ils le sont.

ADÉLAÏDE — Merci beaucoup madame.

MARIE-BERTHE — Adélaïde, veux-tu cesser de tout contrôler ! Une vraie germaine ! C'est fatigant à la longue ! Tu ne fais pas confiance aux autres, à notre Luc, notre animateur dévoué !

ADÉLAÏDE — Non je ne gère pas et ne mène pas. Je vérifie et je note. C'est mon esprit scientifique quoi !

Dialogue du couple

ADÉLAÏDE — J'ai bien vu le chauffeur Hector et l'animateur Luc s'échanger leur numéro de téléphone juste avant que je monte dans l'autobus. Ils m'ont vue les surprendre et ont fait mine de rien. Mais je sais qu'ils vont se téléphoner.

MARIE-BERTHE — Mais pour quelle raison ?

ADÉLAÏDE — Voyons, c'est évident. Toi qui as écrit dix romans !

MARIE-BERTHE — C'était des essais philosophiques.

ADÉLAÏDE — Je suis certaine qu'ils... manigacent... quelque chose. Je vais, de ce pas, réserver un autre autobus avec un autre chauffeur pour demain matin pour une autre excursion au parc.

MARIE-BERTHE — Mais tu n'y penses pas. Le directeur du Centre va te poser des questions sur le but de la sortie au parc.

ADÉLAÏDE — Je dirai qu'on a aimé la gymnastique dans la nature et qu'on veut recommencer.

MARIE-BERTHE — Pas seulement, il va te demander « pourquoi un autre autobus et un autre chauffeur ».

ADÉLAÏDE — Je dirai... qu'il conduit trop vite... qu'il fume en conduisant... qu'il parle dans son cellulaire... qu'il nous tutoie, tiens !

MARIE-BERTHE — Il ne te croira pas et il va vérifier auprès des accusés ce que tu ne dis pas. Rappelle-toi notre consensus sur l'*omerta*, tu pourrais tout faire avorter. Est-ce que c'est cela que tu veux ?

ADÉLAÏDE — Non.

MARIE-BERTHE — Tu es tellement exubérante et émotive, où est donc passé ton esprit scientifique ?

ADÉLAÏDE — Justement, je veux faire une expérience scientifique avec les Extras. Je veux partir avec eux et rien ne m'en empêchera. Rien.

MARIE-BERTHE — Moi, j'ai une petite gêne métaphysique. Je veux peut-être y réfléchir... et je suis loin d'être partie.

ADÉLAÏDE — Tu as raison pour la question de l'autre autobus. Vaut mieux mettre notre chauffeur Hector et notre animateur Luc dans notre manche. Reste à savoir comment.

MARIE-BERTHE — Oui, comment ?

ADÉLAÏDE — Je m'en charge, regarde-moi aller. Je vais réussir cela.

(Chacune de leur côté.)

ADÉLAÏDE — Elle m'énerve avec son arrogance philosophique et ses airs de sœur supérieure ! Elle m'énerve !

MARIE-BERTHE — Elle m'énerve avec son émotivité irréfléchie ! Et elle se prétend scientifique avec ses trois postdoctorats. Elle m'énerve !

(En dialogue.)

MARIE-BERTHE — Alors, es-tu décidée à partir ?

ADÉLAÏDE — Bien sûr, en as-tu douté ?

MARIE-BERTHE — Je te trouve folle de croire à cette histoire. Comme je te l'ai dit, je suis sûre que notre inconscient nous a joué un tour ou comme Frank le pense, c'est une télé réalité. Ah ! Mon Dieu ! Peut-être sommes-nous déjà sur pellicule, filmés par un cinéaste en caméra cachée.

ADÉLAÏDE — Je sais que c'est vrai. Je le sens car mes sens ne m'ont pas trompée ! J'ai senti la chaleur de la soucoupe, j'ai vu sa forme, j'ai humé une drôle d'odeur ; le sol a tremblé et mes oreilles ont entendu la drôle de voix de l'extraterrestre.

MARIE-BERTHE — Je ne veux pas y croire car toute ma vie changerait. Je suis bien ici, tranquille. Je fais ce que j'aime, c'est un endroit de rêve.

ADÉLAÏDE — Eh bien moi, je veux tenter l'aventure que ce soit vrai ou non. Je veux y participer. Je m'ennuie ici. C'est une chance extraordinaire et je ne veux pas la rater. Reste ici, je pars.

MARIE-BERTHE — À chacun son choix ! Tu verras ce que les autres décideront.

ADÉLAÏDE — Je réussirai à convaincre tout le monde que mon choix est le bon. À ce soir, chez Frank et Béatrice.

(Elles s'en vont vers leur chambre, chacune de leur côté.)

Dialogue du couple

BÉATRICE — En tout cas, nous on part ensemble, si on veut partir.

FRANK — Si tout cela est réel, je n'en suis pas sûr.

BÉATRICE — J'aimerais tant y croire.

FRANK — Laissons-nous du temps pour y réfléchir jusqu'à la rencontre de ce soir avec les autres. En ce moment, nous sommes trop en réaction.

Dialogue du couple

FRANÇOISE — Moi, je vais aller avec les Extras.

STEVE — Moi aussi.

FRANÇOISE — Ça continue notre belle entente commencée dans l'autobus.

STEVE — Quand tu m'as pris la main, une onde de choc est passée en moi.

FRANÇOISE — Et moi j'ai fondu... Pas en larmes.

STEVE — On se comprend à demi-mot, on a été tous les deux enseignants, on est jeunes, vigoureux, on aime la vie.

FRANÇOISE — Oui, tous les longs mois de deuil de feu mon mari je les ai vécus librement, sans un regard de reproche de ta part.

STEVE — J'ai su t'attendre.

FRANÇOISE — Et tu as bien fait. Je suis maintenant disponible pour nous deux.

STEVE — Quelle belle vie nous aurons ! Te rends-tu compte, pas de problèmes d'argent, plus aucune responsabilité qui tournait souvent en tracas ! La liberté !!!

FRANÇOISE — La liberté de nous aimer.

STEVE — Si jamais je deviens malade, sauras-tu encore m'aimer ?

FRANÇOISE — Et toi, le sauras-tu ?

STEVE — Poser la question, c'est déjà en douter.

FRANÇOISE — C'est toi qui me l'as posée en premier.

STEVE (*en l'enlaçant*) — De toute façon, on ne sera jamais malade puisqu'on va monter ensemble dans la navette des Extras.

FRANÇOISE — Je t'aime.

STEVE — Je t'aime.

FRANÇOISE — J'ai donc bien fait de vendre ma maison après la mort de mon mari et de venir vivre ici... c'était pour te rencontrer.

STEVE — Te rends-tu compte ? On repart à l'âge de 20 ans, ensemble, amoureux et pour la fin des temps.

FRANÇOISE — C'est un rêve éveillé.

STEVE — Mais un rêve réel.

Dialogue du couple

LUC — Je veux y aller.

HECTOR — Moi aussi.

LUC — Je suis jeune, en santé, j'ai 55 ans.

HECTOR — Moi aussi.

LUC — Je ne veux pas finir ma vie à animer et à faire bouger des petits vieux, c'est juste une job payante.

HECTOR — Moi non plus, je ne veux pas finir ma vie à conduire des autobus pour des groupes de « tamalous ».

LUC — Ne leur dis jamais ça. On ne sait jamais qui a le sens de l'humour ou de la dérision et qui est susceptible.

HECTOR — Même vieux, il y a des égos qui ne passent pas par la porte de l'autobus.

LUC — Surtout vieux.

HECTOR — On doit se rencontrer plus tard dans la chambre de Frank pour déterminer les cinq personnes qui auront la chance de partir. Si on se préparait quelques arguments en notre faveur ? Penses-y de ton côté et je suis certain que tous tes arguments seront très convaincants.

LUC — Sûr, si nous sommes sûrs de nous.

Dialogue du couple

RACHEL — Cher Marc, ça fait dix ans qu'on se connaît. Je suis entrée ici à 55 ans « pour sortir d'une dépression » me disaient mon frère et ma sœur. *« Tu t'es trop occupé trop longtemps de notre pauvre mère malade. Cela t'a rendue malade. Tu as renoncé à ta propre vie. Va te faire des forces à la résidence. Retrouve ta propre énergie. Arrête de penser aux autres, pense d'abord à toi maintenant. »* Je suis venue ici pour revivre et j'ai laissé ma mère, ma mère, mon seul attachement, ma mère, vivre seule le dernier mois de sa vie. Elle est morte seule, sans moi. Moi qui n'avais personne d'autre au monde. Tu vois Marc, dix ans plus tard, j'en pleure encore.

MARC — Tu pourrais peut-être arrêter de pleurer grâce aux Extras.

RACHEL — Ils nous ont promis un bonheur 100 fois plus fort que celui que nous avions en respirant avec l'exercice de Luc.

MARC — Exactement.

RACHEL — Et bien moi, je n'en ai pas eu de bonheur.

MARC — C'est réglé pour toi. Tu ne monteras pas avec les Extras. Ils t'ont promis d'améliorer quelque chose que tu n'as même pas amorcé ici.

RACHEL — Tu as raison. C'est fait pour moi. Mais pour toi, qu'en est-il ?

MARC — Je ne veux pas vieillir.

RACHEL — Ça on le sait.

MARC — Je veux rester jeune toute ma vie. Je fais déjà tout pour rester jeune : de la course, de la natation, du vélo, du body building, et je ne parle pas de choses plus personnelles.

RACHEL — Oui, tes cheveux replantés, ta teinture, ton manucure, tes lifts des poches d'yeux, tes pilules bleues et j'en passe.

MARC — Mon amie Rachel, ne te moque pas de moi, comme les autres.

RACHEL — Les autres ne se moquent pas de toi ; tu leur fais seulement pitié.

MARC — C'est parce qu'ils n'ont pas le courage de vaincre la décrépitude de la vieillesse.

RACHEL — Chacun réagit comme il le peut face à la réalité d'avancer en âge.

MARC — Avancer en âge, avancer en âge ; tu te caches la réalité : « avancer en âge » quels beaux mots pour ne pas dire vieillir. Avancer en âge, je faisais cela aussi à deux ans. Rachel, tu te mets un bandeau sur les yeux. Vieillir, tu sais ce que cela veut dire. C'est avoir moins d'énergie, avoir plus de maladies ou, si tu es chanceux, plus de bobos seulement ; c'est perdre ses moyens, sa maison, son argent, son cerveau ; c'est voir mourir ses amis, sa famille ; c'est subir l'absence, le grand trou de l'absence de son fils, sa fille qui sont trop occupés pour me faire

une visite par mois ! C'est s'inquiéter encore pour ceux qu'on aime quand eux sont trop loin pour s'inquiéter de moi.

Non, je ne veux pas vieillir. Je me tiens en forme et je nourris mon cœur en développant des relations affectives valorisantes et actuelles, comme avec toi.

RACHEL — Merci de faire partie de ton plan de jeunesse ! *(Elle hausse les épaules tristement.)*

Acte 4

Lieu : Devant la porte de l'appartement de Frank et Béatrice

RÉCEPTIONNISTE — Ah ! Luc je t'attrape. C'est bien dans la salle D où a lieu la danse ? Quelques-uns me le demandent.

LUC — Quelle danse ?

RÉCEPTIONNISTE — Mais voyons, celle que tu organises ce soir.

FRANÇOISE — Non, non, on se réunit pour un autre sujet.

RÉCEPTIONNISTE — Quel sujet ?

LUC — On prend un apéritif ensemble avant d'aller à la danse.

RÉCEPTIONNISTE (*à elle-même*) — Un apéritif, tiens donc ! Et seulement avec quelques bénéficiaires. C'est bien le temps de prendre un petit coup pendant que le système de son n'est pas encore installé ! Ah ! Et puis, ce n'est pas ma job.

Lieu : Le studio de Frank et Béatrice

LUC — On est enfin réunis pour choisir lesquels d'entre nous seront les cinq partants avec les Extras. Je vais vous servir d'animateur. D'accord tout le monde ?

TOUS — D'accord.

LUC — À tour de rôle, chacun émet ses opinions, ses désirs, ses raisons pour partir ou non avec les Extras. J'aimerais que ces échanges se fassent dans le respect, l'ordre et le contrôle de soi. D'accord ?

TOUS — D'accord.

LUC — C'est moi qui donne les tours de parole. Nos hôtes voudraient-ils commencer ?

BÉATRICE — En tout cas, nous on part ensemble si on veut partir.

FRANK — C'est sûr après 53 ans de mariage, on ne divorce pas !

BÉATRICE — Vraiment ! J'en connais qui l'ont fait. Et ne viens pas me dire que c'est le nombre d'années ensemble qui nous tient ensemble !

FRANK — Oui... entre autres.

BÉATRICE — Je me serais attendu à un autre argument comme « je t'aime, on reste ensemble parce qu'on fait équipe ».

FRANK — Ben... ben... ben... c'est ça qu'on fait, non ?

BÉATRICE — Oui, mais tu ne l'as pas dit !

FRANK — Non, mais je l'ai fait !

BÉATRICE — C'est vrai, pardonne-moi, tu me connais, pour moi l'amour rentre par les oreilles.

FRANK — Et moi, par les yeux. Aux gestes je reconnais l'amour.

BÉATRICE — Viens dans mes bras ! Ton geste d'amour je l'ai apprécié à 47 ans, quand j'ai eu la sclérose en plaques... tu ne m'as pas abandonnée.

FRANK — Qu'est-ce que je serais devenu, seul, de mon côté, et toi, seule, de ton côté, malade ?

BÉATRICE — Oui... qu'est-ce que tu serais devenu ?

FRANK — Une boule de culpabilité !

BÉATRICE (*en criant*) — ... QUOI !!! Tu es resté avec moi par CULPABILITÉ !

FRANK — Ne le prends pas comme ça, regarde plutôt mon sens des responsabilités. Être responsable de celle qu'on aime, n'est-ce pas cela l'amour ? Rappelle-toi le petit prince et sa fleur...

BÉATRICE — Oh ! Tu as le tour de te racheter de tes énormes gaffes... Viens que je t'embrasse.

(*Après le baiser.*)

BÉATRICE — N'empêche Frank, j'ai un doute maintenant sur nous deux.

FRANK — Oublie mon art de la gaffe. Oublie. Passons aux choses actuelles, à nos choix de suivre ou de ne pas suivre les Extras.

BÉATRICE — Moi j'aimerais beaucoup tenter la chance d'être guérie grâce aux Extras.

FRANK — Tu as raison. J'ai une question à te poser. Qu'est-ce qui est le plus important pour toi : guérir de ta maladie ou rester malade sur Terre... avec moi ?

BÉATRICE — Guérir de ma maladie, c'est sûr, mais avec toi.

FRANK — Et si ce n'était pas possible avec moi...

BÉATRICE — Pourquoi ?

FRANK — Parce que je ne veux pas suivre les Extras. Je crois qu'ils bluffent. Ils ont sûrement d'autres intentions derrière la tête. C'est un feeling très fort en moi. Je ne veux pas y aller.

BÉATRICE — Tu vois, ça existe des divorces après 53 ans de mariage ! Moi je veux les suivre.

FRANK — Toi, tu ne veux pas rester avec moi sur Terre ! Tu m'abandonnerais quand moi, je ne t'ai pas abandonnée à 47 ans. Où est ton sens des responsabilités vis-à-vis de moi ?

BÉATRICE — Et toi, comment peux-tu prioriser ton feeling sur ma chance de guérir ?

FRANK — C'est parce que je choisis le connu de notre situation actuelle. Les Extras, c'est du pur inconnu... qui t'assure qu'ils te guériront ?

BÉATRICE — Moi, je prends une chance sur l'inconnu, cela sera toujours mieux que le connu que je vis, clouée sur une chaise, dépendante de tous, de toi, de cette maladie. Je suis prisonnière de la souffrance, des crises et je ne parle pas de mon anxiété face à la progression de la maladie... Je veux me libérer et je prends une chance de m'évader.

FRANK — C'est ça le divorce. C'est toi qui divorces de moi.

LUC — Je vous en prie, calmez-vous ! Je sais qu'on est tous émotifs mais calmez-vous ! (*Se tournant vers Béatrice et Frank*) Nous reviendrons à vous après tous les autres. Peut-être que leurs décisions vous éclaireront ou vous influenceront. Assoyez-vous. (*Se tournant vers Marie-Berthe*) Marie-Berthe, désires-tu prendre la parole ?

MARIE-BERTHE — Non, comme vous le savez, j'ai déjà écrit dix livres de philosophie. Je veux tous vous entendre d'abord. Vos réflexions me feront réfléchir. Je répondrai en dernier.

FRANÇOISE — C'est ça, madame en haut de sa tour ! Nous, les autres, on va te servir à te hausser dans ta philosophie. Frank, nos cerveaux vont nourrir le sien !

MARIE-BERTHE — Ne le prenez pas de cette façon. C'est par respect pour moi-même et pour vous que je m'abstiens pour le moment.

FRANÇOISE — Dis donc la vérité toute simple, ta vérité. Parle avec ce qu'il y a de plus vrai en toi.

MARIE-BERTHE — « Être soi-même », la devise de la ville de Delphes. Voilà, je vous le dis : je ne le sais pas. Je ne sais pas quoi choisir. Je ne sais même pas s'il y a un choix et de quel ordre. Toutes mes études ne me sont d'aucun recours. Je me sens dans un déséquilibre angoissant. Où sont les prémisses ? Où sont les déductions ? Les inductions ?

La vérité, c'est que je me sens perdue sans votre aide. Je me sens seule. Tous ces philosophes qui m'ont accompagnée toute ma vie me laissent maintenant seule, tellement seule. J'ai besoin de vous pour choisir. Et puis, il y a mon arthrose qui parle fort, trop fort, qui hurle à la délivrance. Je ne m'entends même plus.

FRANÇOISE — Désolée, Marie-Berthe. Nous avons tous besoin les uns des autres (*en lui touchant l'épaule*).

MARC (*en s'adressant à Marie-Berthe et à Françoise*) — Admettons que je veuille partir et toi, tu le veuilles aussi et que seulement un des deux le puisse... Aurai-je besoin de toi ?

FRANÇOISE — Oui, pour te laisser ma place ou pour me laisser ta place...

RACHEL — Marc, arrête de tout contrôler, tu veux même contrôler le cours du temps sur ton corps. Arrête ça Marc, je t'en prie.

MARC (*s'adressant à Luc*) — Si Marie-Berthe veut prendre le temps de réfléchir à nos réflexions. Tant mieux parce que moi, je suis décidé. Je pars avec les Extras parce que...

ADÉLAÏDE — Un instant monsieur « je pars » sans le consensus de tous les autres. Monsieur contrôle, monsieur dominateur. Ça fera !

LUC — Silence ! Marc a droit de parole. Expose tes arguments, Marc.

MARC — Je ne veux pas vieillir. Je fais déjà tout pour rester jeune. Je me dynamise le corps, l'esprit.

MARIE-BERTHE — Mais pas l'âme.

LUC — Suffit Marie-Berthe.

MARC — Je me dynamise le corps. Cherchez-en un, un homme de 71 ans qui fait son 10 km de marche par jour. Je me dynamise l'esprit : je lis, je vais au concert, j'écris et je joue aux échecs.

FRANK — Oui, avec toi-même.

LUC — Suffit ! Frank.

MARC — Je fais déjà tout pour rester jeune ici-bas. Les Extras me promettent la jeunesse, la santé, le bonheur éternels. Cette promesse est pour moi. Je me sens appelé et j'y vais.

Il faut que vous compreniez autre chose, vous tous. J'ai réussi à vaincre la force injuste du temps qui passe sur nos corps comme un rouleau compresseur. Le temps ne m'a pas eu. Et je laisserais passer la chance d'être éternel ! « Jeune pour toujours », vous rendez-vous compte ? C'est le travail acharné de toute ma vie, ma quête de jeunesse. Je vais enfin réaliser ma quête. De plus, vous tous qui me prenez pour un tas de muscles sans cervelle, vous allez voir que j'ai beaucoup réfléchi. Je pense sincèrement que la vieillesse et la mort qui s'ensuit ne sont pas naturelles. Il faut y voir de près et l'éliminer. La preuve : la vie est naturelle et la mort est le contraire de la vie donc la mort n'est pas naturelle. (*S'adressant à Adélaïde*) Toi, tu dois bien me comprendre. La science a produit des vaccins contre la variole et bien d'autres maladies mortelles. Ces vaccins éliminent ces morts, non ? Et pourquoi investir dans toutes les recherches médicales actuelles contre le cancer, pourquoi hein ? Si on n'est pas contre la mort ? Dis-le sincèrement, allez...

ADÉLAÏDE — C'est à cause de notre angoisse humaine face à la mort. C'est tellement difficile de l'accepter telle qu'elle fait partie intégrante de la vie. C'est tellement facile de se réconforter de l'angoisse de la mort en espérant la vaincre, en cherchant à la vaincre. C'est tellement flatteur pour l'intellect humain. *(S'approchant de Marc)* De toute façon, Marc, pour moi, ton instinct de survie domine ta vie et je trouve ça très beau. Je te comprends car moi aussi, parfois, j'oscille entre vaincre ou accepter la mort.

BÉATRICE — Quand Françoise te disait tantôt que nous avons tous besoin les uns des autres, dis-moi, comment as-tu besoin de nous dans ta quête de jeunesse ?

MARC — J'ai besoin que vous compreniez le sens de ma vie ; j'ai besoin que vous me donniez la chance de réaliser le sens de ma vie...

BÉATRICE — Comment ?

MARC — En me donnant une place parmi les cinq partants.

BÉATRICE — Et si cela n'arrivait pas ?

MARC — Je me tuerais avant de vieillir, avant de décrépiter.

(Tous se regardent étrangement.)

FRANK — Marc, sincèrement, crois-tu vraiment que rester jeune toute sa vie soit réaliste ! Dis plutôt que tu as terriblement peur de vieillir selon ta vision, peur de la maladie qui invalide, peur de souffrir, peur de la solitude. Moi aussi, j'ai peur !

TOUS — Moi aussi.

MARC — Alors donnez-moi la chance d'affronter ces peurs et de gagner le combat. Laissez-moi partir.

BÉATRICE — Il ne comprend rien.

MARIE-BERTHE — Laisse-le vivre ce qu'il comprend.

(Silence)

LUC — Bon, on a saisi, Marc, ça va. Qui d'autre veut parler ?

RACHEL — Moi, c'est facile, c'est tout décidé et non négociable, je ne pars pas avec les Extras.

MARC — Bon, c'est réglé. On passe à quelqu'un d'autre.

LUC — Un instant, Marc, je pense que les autres veulent entendre ses raisons.

RACHEL — Autant « rester jeune » était et est le sens de la vie de Marc, le sens de sa vie, moi, le sens de ma vie était ma mère. Je lui ai donné toute ma vie, j'en ai pris soin toute sa vie, sauf... son dernier mois. Je l'ai laissée seule pour faire le grand saut. Seule, dans un moment si important, dans le moment ultime. Saura-t-elle me pardonner ? Je ne me le pardonne pas moi-même. J'aimerais tellement être à ses côtés en ce moment pour lui parler, pour écouter ses paroles... pour être ensemble.

ADÉLAÏDE — Peut-être que tu la rejoindras grâce aux Extras.

RACHEL — Peut-être, c'est loin d'être certain et je ne prends pas ce risque de loterie.

ADÉLAÏDE — Pourquoi ?

RACHEL — Parce que je sais que si je reste sur Terre, je suivrai le même chemin qu'elle, la vie, la vieillesse, la mort, la vie éternelle de Dieu. J'irai la rejoindre enfin ! Je n'ai pas peur de mourir, elle m'attend dans l'au-delà.

ADÉLAÏDE — Ce n'est qu'une croyance, ça n'a jamais été vérifié. C'est aussi un risque de loterie.

RACHEL — Peut-être avec tes moyens de mesures. Mais moi, j'y crois et c'est mon choix. J'ai assez argumenté. Je reste sur Terre.

MARIE-BERTHE — J'y crois moi aussi.

ADÉLAÏDE (*s'adressant à Marie-Berthe*) — Alors tu aurais dû aller chez les religieuses au lieu de te lancer dans la philosophie.

LUC — Adélaïde, ne sois pas méchante. On avait dit « du respect » s'il-vous-plaît.

MARIE-BERTHE — Laisse faire Luc, je comprends sa petite révolte contre la religion.

(*S'adressant à Adélaïde*) Je te comprends, parce que figure-toi donc que je suis déjà rentrée chez les sœurs pendant cinq ans et j'en suis sortie. Pas à cause de Dieu, non, j'y crois, mais à cause des manies religieuses, des horaires religieux : manger aux mêmes heures, toujours, à la même place, à la même table, toujours, le couteau à droite, à telle distance de l'assiette, la lame vers l'assiette, toujours les mêmes personnes à droite et à gauche, les mêmes vêtements, les mêmes offices. Les habitudes sclérosantes !!! Les autres avaient besoin de cette routine. Ça devait calmer leur angoisse, leur anxiété, leur j'sais pas quoi ! Ça devait les envelopper de sécurité peut-être et leur permettre de vivre en paix. Je ne sais pas ! Mais moi, ça m'étouffait. L'enveloppe de sécurité m'étouffait. Je suis partie comme une éruption volcanique qui n'avertit pas.

(*S'adressant à Frank et Béatrice*) Avez-vous laissé des manies s'incruster après 35 ans de vie commune ?

FRANK — Pas du tout. Aucune manie ! Je fais tout ce que Béatrice me demande, me commande devrais-je dire. « Mets la salière en avant de la poivrière dans la deuxième armoire du haut, pas ailleurs, et pas une à côté de l'autre, s'il-vous-plaît. »

Pas du tout d'habitudes voyons parce que j'ai droit à des raisons d'ordre pratique et logique...

« Parce qu'on utilise plus souvent le sel que le poivre, on le prend plus vite. Ils sont un en arrière de l'autre parce qu'il n'y a pas de place pour les mettre un à côté de l'autre. L'essoreuse à salade est trop grosse à leur droite, leur gauche, enfin... »

Et je ne parle pas comment se servir du beurre dans le beurrier pour beurrer mes toasts... en lignes droites, nettes, verticalement, pas en courbes et n'importe où dans la brique, parce que quand on vient pour faire des gâteaux et mesurer une demie tasse de beurre, il y a une petite règle qu'on place sur la brique du beurre et on coupe à une demie tasse, et si le beurre est déjà coupé droit verticalement, la mesure sera exacte et s'il y a la bonne quantité de beurre dans le gâteau, il sera réussi.

C'est simple ! Je fais tout ça et nous avons la paix.

LUC — Bon, bon, on revient au sujet principal, partir ou ne pas partir avec les Extras.

MARIE-BERTHE — Frank n'était pas loin du sujet. Qui nous dit qu'une fois heureux à 100 % là-bas avec les Extras, que le bonheur ne changera pas notre personnalité du tout au tout et que même les amoureux ne se reconnaîtront plus et... ne s'aimeront plus...

FRANÇOISE — Marie-Berthe ne sois pas tordue à ce point-là. Comment ne pas s'aimer quand on est heureux ? Voyons !

ADÉLAÏDE — Comment ne pas être heureux quand on s'aime ?

FRANÇOISE — Justement, c'est mon tour de parler et je veux dire que je veux suivre les Extras avec Steve parce qu'on s'aime d'amour et qu'on veut rester jeunes et en santé pour avoir la capacité de s'aimer et pour longtemps. N'est-ce pas Steve ?

BÉATRICE — La maladie n'enlève pas la capacité d'aimer.

STEVE — Oui, c'est clair. On a déjà du bonheur ensemble, Françoise et moi, et les Extras nous ont promis 100 % davantage. On en veut 100 % de plus. On part ensemble.

ADÉLAÏDE — Comment peux-tu mesurer le bonheur en pourcentage ? Quand on est heureux, on est heureux. C'est comme dire « je suis enceinte et je veux être 100 % plus enceinte ».

FRANÇOISE — Tu sais bien qu'il y a parfois des nuages, plus ou moins gris, dans un ciel bleu resplendissant. On est humain.

STEVE — Oui, on est humain. On a parfois nos petits tracas, nos petites interrogations sur le couple.

FRANÇOISE — Quelles interrogations ? Tu n'es plus sûr de nous deux ? Dis-le tout de suite ou jamais !

STEVE — Mon amour, c'est normal, nous sommes humains et sur Terre. (*Il l'embrasse*) Ne t'inquiète pas, les Extras vont nous offrir des conditions idéales, suprêmes, pour nous aimer à l'infini du pourcentage : ce sera la santé et la jeunesse.

BÉATRICE — Rien ne va plus dans ma tête. Ça veut dire que lorsque nous étions jeunes et en santé, Frank et moi, nous nous aimions plus que maintenant, vieux et malades ?

FRANÇOISE — Oui !

BÉATRICE et FRANK (*ensemble*) — Non !

STEVE — Enfin, c'était plus facile...

BÉATRICE (*à Frank*) — Ils ne comprennent rien à l'amour !

FRANÇOISE — Mon amie Béatrice, comprends-moi. Je veux dire que lorsque j'ai de l'énergie vitale, donc la santé, je suis davantage capable de penser à l'autre, de prendre soin de l'autre, et que lorsque je souffre dans mon corps, tout ce que je désire c'est de me rouler en petite boule et d'arrêter de souffrir. Tu me comprends n'est-ce pas ?

BÉATRICE — Plus ou moins. C'est moi qui a la sclérose en plaques, qui suis en fauteuil roulant et j'aime Frank à l'infini.

RACHEL — Ton amour infini va finir à ta mort.

FRANK — NON !

MARIE-BERTHE — Si, là-bas avec les Extras, l'amour est si facile à vivre, comment se contenter, je veux dire, se limiter à une seule personne ? Ce sera peut-être l'éclatement du couple.

ADÉLAÏDE — C'est un risque à prendre et je veux le prendre. Je veux partir avec les Extras. De l'amour, il ne peut sortir que du bien et de n'importe quel amour, entre hommes et femmes, entre parents et enfants, entre collègues, entre résidents, entre hommes, entre femmes, etc.

MARIE-BERTHE — On glisse, attention, attention on glisse du bonheur 100 fois plus fort promis par les Extras à l'amour !

ADÉLAÏDE — Ben oui, c'est une superbe glissade possible, réalisable.

LUC — C'est à ton tour Adélaïde.

ADÉLAÏDE — Vous le savez tous, je suis asthmatique. J'ai souvent senti des petites morts par étouffements et le coup d'adrénaline qui se répand dans le corps pour survivre. Moi aussi, j'ai peur de vieillir, de perdre mes moyens, j'ai peur de la solitude, j'ai peur de mourir. Plus peur que vous, les croyants, parce que moi, il n'y aura personne pour m'accueillir. Il n'y aura pas de vie après la vie. La mort sera le trou noir vide dans lequel je devrai sauter pour toujours. Toute ma vieillesse est consacrée à renoncer à l'espoir d'une autre vie.

MARIE-BERTHE — Tu n'as qu'à commencer à croire.

ADÉLAÏDE — La foi ce n'est pas un acte volontaire. Tu l'as ou tu ne l'as pas. Alors, quand je reçois la proposition des Extras d'une vie éternelle... je saute dessus. Tu sais Marc, toi qui penses avoir vaincu le temps qui nous ravage le corps, moi, j'ai une chance de fuir la mort, de la vaincre en quelque sorte. Ces crampes au ventre quand je pense à me précipiter dans ce vide noir qui me désagrègera, je ne veux pas les vivre encore.

Je sais que j'ignore tout de ce monde promis, que je l'imagine plutôt que d'en avoir la connaissance. Je ne sais pas s'il y aura de la recherche scientifique là-bas, ma passion, ma vie. Je ne sais pas s'il faudra payer cher notre bonheur et de quelle manière le payer. Je ne sais pas s'il y aura des amis, des amours sincères, partagés, comme ici-bas. Je ne sais pas si ma conscience, ma volonté sera contrôlée malgré moi. Je ne sais pas si je vais changer. Je ne sais pas s'ils ont dit vrai pour leurs trois promesses : le bonheur dans le corps, l'esprit et pour toujours. Je ne sais rien de leur genre de bonheur. *(Fort)* Je ne sais pas si je resterai libre ! Je sais que je signe un chèque en blanc, mais je veux risquer. J'ai le corps, le cœur, l'âme, l'esprit au risque. C'est irrationnel, c'est plus fort que moi. J'y vais. C'est définitif.

Je risque.

MARIE-BERTHE — Tu vas me manquer.

ADÉLAÏDE — Parce que tu ne viens pas avec moi ????

MARIE-BERTHE — Après ce que tu as dit, je ne le sais plus.

HECTOR — Tu ne me manqueras pas Adélaïde, car je veux aussi partir.

LUC — Moi aussi.

ADÉLAÏDE — Vous deux ! Comment ça ?

HECTOR — On s'est téléphoné, Luc et moi, hier soir pour en parler.

ADÉLAÏDE — C'était donc ça votre échange de numéro de téléphone dans l'autobus.

LUC — Oui, c'était ça. Nous avons vu ton regard soupçonneux sur nous et il nous a blessés. On fait notre vie avec vous. Comment as-tu fait pour nous soupçonner, et de quoi ? J'aime autant ne pas l'entendre, ça ferait encore plus mal.

ADÉLAÏDE — Désolée, c'était un coup d'adrénaline.

HECTOR — Ça va, c'est pardonné. Luc et moi avons les mêmes intentions. On veut se faire un second départ dans la vie. On n'a pas de famille à quitter ou à abandonner. On n'a pas d'attaches sentimentales, pas d'amis, pas de petits ou de petites amies, pas d'argent à léguer. Nous laisser partir serait un cadeau à nous offrir. Vous auriez la chance de nous donner un cadeau, celui d'un second départ de nos vies. Vous pourriez faire une très grande différence pour nos vies, et quand vous allez mourir, vous pourriez vous dire : « J'ai donné la vie à Hector et Luc. »

ADÉLAÏDE — Voyons, c'est assez les violons ; choisissez pour vous-mêmes et non pour notre opinion.

LUC et HECTOR — C'est notre choix et c'est définitif.

ADÉLAÏDE — On a bien compris. Vive la démocratie !

LUC — Toujours la même. Au tour de Frank et Béatrice de s'exprimer.

FRANK — Je suis suspicieux face à ce projet.

BÉATRICE — Hum !... J'y crois... ! Mais je me sens tiraillée...

FRANK — Tu peux toujours dire ton opinion, mais, il faudra faire un tirage au sort, car ils sont déjà six à embarquer.

FRANÇOISE — C'est bien vrai.

(Béatrice, renfrognée sur sa chaise, semble perdue dans ses pensées.)

FRANÇOISE — Tu sembles soucieuse Béatrice ?

BÉATRICE — Je me demande pourquoi j'ai cru que cette aventure m'apporterait la guérison et une vie plus simple.

FRANÇOISE — Tu semblais décidée tout à l'heure.

FRANK — Tu sais, je ne t'en empêche pas !

BÉATRICE — Je ne sais pas.

FRANK — Malgré ce que j'ai dit avant, au début de notre rencontre à tous, si tu crois en ce phénomène d'Extras et que tu penses à une meilleure vie, c'est ta décision.

BÉATRICE — J'aurais tant aimé avoir une porte de sortie avec toi. Me guérir avec les Extras sans avoir à te quitter. Mais toi, tu veux rester.

FRANK — Je t'aime et nous avons construit ensemble une famille. Une famille heureuse, solidaire, qui se perpétue de génération en génération. Nous avons constamment cru en chacun de nous. Aujourd'hui, ces valeurs-là devraient nous guider.

BÉATRICE — Ma vie, je l'ai vécue avec toi. Nous l'avons vécue ensemble et finalement, c'est toi qui m'as permis de profiter de bons moments et surtout, tu m'as accompagnée depuis ces dernières années, malgré ma déchéance. Je te suis reconnaissante et je reste avec toi sur Terre.

FRANK — Ce n'est pas une question de reconnaissance. Nous nous sommes aimés sans entrave à travers l'adversité. Nous nous sommes épanouis, nous avons grandi à travers nos faiblesses. Nous nous sommes protégés et jusqu'à ce jour, ça continue. Voilà pourquoi aujourd'hui, je crois que nous devrions continuer ici, sans croire aux chimères de ces Extras.

(Grand silence, temps mort dans l'appartement.)

BÉATRICE — C'est la Xième fois que je fais une croix sur mon espoir de guérir. Je reste avec toi parce que je ne peux pas vivre sans toi, en santé ou malade.

FRANK — Merci Béatrice, je le sais qu'on s'aime.

(Silence)

LUC — Marie-Berthe, peux-tu maintenant nous livrer ton choix ?

MARIE-BERTHE — Oui, je ne veux pas partir. Je suis méfiante de nature. J'aime avoir les pieds dans la nature, elle me rassure, m'apaise, c'est ma mère. Je n'ai pas fini de découvrir mon pays intérieur, pourquoi irais-je sur une planète inconnue ? Je pense comme Einstein : « La plus noble tâche qu'il soit donné à l'homme d'accomplir : éveiller l'esprit à ce que le monde recèle de beau. » Je suis une collectionneuse de beauté. Plus je vieillis, plus je suis d'accord avec Jankélévitch : « Vieillir c'est remplacer ce que l'on fut par ce que l'on est, en renonçant à ce que l'on fut. »

Je suis heureuse ici avec la nature, les amis, mes livres de psychologie, philosophie, théologie. Frank Kafka a résumé ce que je crois : « Le bonheur supprime la vieillesse. » À 80 ans, je suis en processus de création, la mort me pousse à laisser ma trace, à améliorer le monde à ma manière, j'écris. Je reste dans « l'émerveillement » car il est « le sel qui conserve la jeunesse » comme l'a écrit Félix Leclerc. Les auteurs m'ont construite. Ils m'ont maintenue debout, sans eux, je m'effondrerais. « Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie. » Vous vous souvenez ? Ronsard. Je suis curieuse comme je l'étais enfant. « L'ennui c'est le fruit de la morne incuriosité. » Baudelaire le savait, il a raison. Je respecte ma liberté et la vôtre. Choisissez selon votre vérité, c'est mon dernier mot.

LUC — Vos décisions définitives sont prises. L'Extra offre cinq places et il y a six partants... On verra demain. Bonne nuit à tous. Rendez-vous demain à 9 h dans le hall.

Acte 5

Lieu : Dans le hall de la résidence

(À l'heure prévue, le lendemain, dans le hall de la résidence, Adélaïde, Marc, Françoise et Steve y sont. Luc et Hector n'y sont pas.)

FRANÇOISE *(s'adressant à la réceptionniste)* — Pardon madame, où sont notre animateur Luc et notre chauffeur Hector ?

RÉCEPTIONNISTE — Mais pourquoi donc ?

FRANÇOISE — Nous devons partir avec eux...

STEVE — Pour une excursion au parc Bellevue.

RÉCEPTIONNISTE — Attendez que je vérifie leur horaire. Oh ! En effet, la clé de l'autobus n'est plus là. Je cours vérifier auprès du directeur.

ADÉLAÏDE — Ils avaient donc tout manigancé depuis longtemps. Depuis qu'ils savaient qu'on était six à vouloir partir et peut-être même avant cela. C'était donc ça, l'échange des numéros de téléphone dans l'autobus ! Que je suis naïve de ne rien avoir vu ! Non, je l'avais vu ! Que je suis naïve de ne pas avoir poussé mon intuition. AH ! Elle est belle l'Adélaïde scientifique ! Que je suis négligente de ne pas avoir demandé à la réceptionniste s'ils étaient disponibles pour « nous » ! AH ! Elle est intelligente l'Adélaïde scientifique ! Je ne pleurerai pas davantage sur mes qualités. Je réagis et je me rends de ce pas au parc Bellevue.

(Se tournant vers les autres) Quand la réceptionniste nous a dit que la clé de l'autobus avait disparu, je me suis sentie abandonnée, mais maintenant que je sais pourquoi ils sont allés au rendez-vous au parc, je me sens trahie. Abandonnée et trahie !

(Elle se dit à elle-même) Non, pas cette fois-ci encore, il a suffi d'une fois. C'est ça faire confiance à un amour ! Cette fois-ci je ne compte que sur moi. « Autonome et responsable de toi », disait ma mère féministe. Elle avait raison.

(S'adressant aux autres) Je n'ai pas d'auto, j'appelle ma sœur qui en a une. Elle nous reconduira là-bas. *(Adélaïde signale sur son cellulaire)* Allô ? Ah ! Je tombe sur son répondeur. Je suis dans la merde. Viens vite avec ta voiture. J'attends ton retour d'appel. Vite. Adélaïde.

(Très fort et découragée) Moi qui voulais fuir cette vie, j'en suis prisonnière ! Une prison, cette vie.

MARC — Calme-toi, Adélaïde.

ADÉLAÏDE — Me calmer ! Me calmer ! Pendant que l'abandon et la trahison m'agrippent encore une fois à bras le corps et m'étouffent !

(À elle seule) Mon cher amour, mon seul amour, mon seul ennemi qui me tue...

(À voix haute) Encore si ce n'était que cela, j'en reviendrais, j'ai l'expérience, ce n'est pas la première trahison. Ce qui me fait éclater de rage, c'est d'être dépendante. Dépendante de tout : mon corps qui ne m'obéit plus, qui fait ses règles, ses lois, ses limites.

MARC — Dépendant du temps qui passe et ne revient pas.

FRANÇOISE — Dépendante de ne pas aller et venir où je veux.

STEVE — Dépendant des plus jeunes qui décident pour nous de notre liberté : le lieu où vivre, l'argent à dépenser, les déplacements prévus.

ADÉLAÏDE — Dépendante de ceux qui savent notre bien et à qui on doit obéir : telle pilule, tel exercice, telles croyances, sinon... gare à ta santé !

FRANÇOISE — Dépendante de l'affection reçue par la famille. De la manipulation du nombre de visites... J'en pleure. On dirait que je me réveille d'un rêve trop beau et que la réalité me frappe au visage.

STEVE — J'en meurs à petit feu.

MARC — À petit feu... Sans que cela ne paraisse, la tête haute et souriant devant les autres, mais à l'intérieur de moi, je suis en ruine. Merde ! Merde et merde ! Non mais, quel égoïsme ces deux-là ! Pourquoi ne m'ont-ils pas amené avec eux ? C'est moi qui voulais le plus y aller. J'en rage ! Je vais courir jusqu'à ce que je me calme !

(Rachel marche lentement vers Marc et lui touche délicatement l'épaule. Marc a un réflexe de recul. Rachel remet sa main sur son épaule. Marc l'accepte sans la regarder.)

RACHEL — Marc, il n'y a pas de mots pour te consoler ! Il n'y a que ma main posée doucement sur toi... juste pour te comprendre et partager ta peine. Pour moi, tu peux te laisser aller, tu peux te permettre d'être en ruine, en rage, en ce que tu voudras parce que ma main sera toujours sur ton épaule. Je suis là... toujours.

(Marc regarde Rachel.)

(Béatrice et Frank s'avancent vers Françoise et Steve.)

FRANÇOISE *(à Steve)* — Notre amour, malheureusement, demeurera sur Terre, un amour condamné aux sautes d'humeur, aux incompréhensions et aux douleurs qui les accompagnent ; un amour qui ne sera jamais infini, inconditionnel... éternel !

STEVE — Un amour humain ! Avec ses limites, ses grandeurs !

FRANÇOISE — J'avais choisi un amour sans limites grâce au pays des Extras.

STEVE — Moi aussi !

(Béatrice prend la main de Françoise.)

BÉATRICE — Ma belle enfant ! Je me permets de t'appeler comme ça ; veux-tu ?

(Françoise approuve du regard.)

BÉATRICE — Tu vas souffrir de ta déception, crois-moi, comme moi pour mon fauteuil roulant ; mais promets-moi de venir frapper à ma porte quand ton cœur sera trop lourd. Je saurai te comprendre ! Je saurai, crois-moi, je saurai... je sais déjà ! Ensemble, tu m'aideras, je t'aiderai à trouver comment faire pour être heureuses en amour avec nos petites limites, nos grandes limites.

(Frank se tient derrière Steve, les deux mains sur ses épaules, en silence.)

(Les deux femmes se regardent.)

(Marie-Berthe s'approche à son tour d'Adélaïde qui entretient encore sa rage, le corps tendu, les poings fermés, le visage fermé.)

ADÉLAÏDE — Je sens que je vais avoir une crise d'asthme ! Il me faut mes pompes !

MARIE-BERTHE — Je t'accompagne, je reste près de toi, viens...

ADÉLAÏDE — Toi, n'approche pas de moi. Toi, la Sainte-Vierge Marie-Berthe avec son Magnificat de notre condition humaine. Laisse-moi trouver ma paix, seule. Je n'ai pas besoin de tes belles sentences, pardon, des belles sentences de tes auteurs. J'ai besoin de solitude, de temps pour digérer. Je te sonnerai quand j'aurai besoin de tes lumières.

MARIE-BERTHE — J'attendrai tant que tu voudras à ta porte et je laisserai sur son seuil tous mes livres. Il n'y aura que moi... que moi toute dépouillée.

(Marie-Berthe se plie sur le côté d'Adélaïde.)

(En sourdine on entend le son d'une sirène d'ambulance.)

(La réceptionniste, en émoi, s'approche du groupe et...)

LA RÉCEPTIONNISTE — Nous venons de recevoir un appel d'un agent de police qui nous informe que Luc et Hector sont transportés à l'hôpital en ambulance. Ils ont eu un grave accident avec le véhicule de la résidence. Je retourne au bureau du directeur.

(Tous restent sans paroles.)

(Ce moment de stupeur passé Frank intervient.)

FRANK — Attendez ! Attendez ! Revenons à la réalité. Il faut prendre une décision ! Est-ce qu'on continue de garder le secret ?

(Tous les personnages restent figés sur la scène comme des sculptures de cire et l'on entend une voix off, celle de l'Extra.)

VOIX OFF – Rapport ALFA Z 02101 de la mission sur la planète terre par K88 : En me posant sur cette planète, j'ai rencontré un groupe qui cherchait à obtenir un peu de bonheur dans leur impuissance, leur souffrance et leurs temps de vie. Il semble que ce soit une préoccupation causant de grandes agitations chez eux. J'ai offert une opportunité d'immortalité à cinq d'entre eux s'ils m'accompagnaient. Aucun de ces spécimens ne s'est présenté. J'en conclus que malgré leur temporalité, ils ont l'espoir du meilleur. Je ne recommande pas la poursuite de contact avec ces mortels. Je vous ai ramené les films « Avatar » et la « Patrouille du cosmos » : vous allez bien rire ! Fin du rapport.

Imaginez-vous qu'un Extra, « Être » venu d'un autre monde, rencontre votre groupe en disant qu'il ne connaît ni la douleur, ni la souffrance ni le mal! De plus, il vous assure, pour toujours, le bonheur dans votre corps, votre tête et votre cœur.

Il y a cependant un obstacle : seulement cinq des dix personnes du groupe pourront en profiter. Comment déterminer les élues ?

Pour ces huit résidents et les deux employés de la maison de retraite « Au bon plaisir », un choix surprenant s'annonce. Qui partira ?

LES AUTEURS

Diane Duquette, Lucille Dussault et Marius Jutras, retraités participant à un club d'écriture de Sainte-Julie fondé par Diane, ont mis deux ans en séance de travail mensuelle pour finaliser cette pièce de théâtre. Pour votre plaisir et le leur.

ISBN 978-2-9816130-0-4